



ENTRETIEN AVEC MARGOT NGUYEN-BÉRAUD¹

Propos recueillis par
LAURENCE KIEFÉ



1. Margot Nguyen-Béraud est traductrice littéraire de l'espagnol et présidente d'ATLAS



D'où vient cette idée de Quai des langues ?

Elle est issue des ateliers Traducteurs d'un jour que mène ATLAS depuis 2014. Une idée lancée par la traductrice littéraire Dominique Vittoz en direction d'abord du public arlésien, un public de non-traducteurs.

À mon arrivée à ATLAS en 2015, ces ateliers m'ont beaucoup intéressée. Tout le monde y était bienvenu, inutile de maîtriser la langue-source pour y participer, on travaillait vraiment sur la langue-cible, le français. À force d'animer et d'organiser ces ateliers un peu partout en France (Paris et banlieue, Normandie, Loire-Atlantique...), je me suis rendu compte, avec les autres animateurs et les structures accueillantes, que c'était vraiment un outil magique ; qu'il s'agisse d'adultes, d'ados ou même d'enfants accompagnant leurs parents, on arrivait à créer en peu de temps un espace de familiarité avec la langue, une dynamique de groupe transgénérationnelle, même trans-classe. L'idée était de faire comprendre par l'expérience à des non-traducteurs ce qu'est la traduction littéraire, en démontrant que toutes les voix y ont leur place : on s'écoute, on se corrige, on change d'avis au contact du regard et de la voix des autres, on pioche de meilleures solutions ou on se justifie, si on estime avoir raison. Ce travail collectif avec des inconnus, ça fait un bien fou.

On ne travaillait alors jusqu'à présent qu'avec des francophones, et toujours vers le français. Cependant, je me souviens d'un atelier à partir de l'espagnol qui m'a ouvert des horizons. Un jeune Brésilien était arrivé depuis peu dans une classe de 3^e générale à Saint-

Nazaire ; il était lusophone et maîtrisait mal le français, écrit comme oral, mais, très réactif, il donnait des idées aux autres élèves, dont le niveau d'espagnol était faible. S'était ensuivie une discussion, où chacun avait apporté sa contribution, en fonction de ses acquis, de sa biographie et de son ressenti de la langue. Expert d'une langue relativement proche de l'espagnol, ce jeune Brésilien permettait ainsi à tous d'avoir accès à une langue qu'eux maîtrisaient moins – un mouvement de ricochet en somme, tout à fait passionnant.

Alors que je commençais à penser qu'il serait intéressant d'animer des ateliers du français vers d'autres langues, Marie Dal Falco, la directrice adjointe d'ATLAS, a eu connaissance d'un appel à projets du ministère de l'Intérieur. Jusque-là, j'organisais les ateliers Traducteurs d'un jour avec ATLAS comme je pouvais, en les faisant financer par des établissements scolaires, des festivals, des partenariats avec des médiathèques, par les Assises d'Arles... Pour répondre à l'appel à projets de la Direction de l'intégration et de l'accès à la nationalité du ministère de l'Intérieur, ATLAS a fourni un gros travail de contenu et de mise en forme parce qu'il fallait rentrer dans un certain cadre, correspondre à un cahier des charges. Ce travail de demande de subvention, on doit le recommencer tous les ans et rien ne dit que l'année suivante, un nouvel appel viendra pérenniser nos activités.

À l'été 2020, on a eu une réponse positive et pendant une année on a organisé une trentaine d'ateliers pour la plupart *one shot*, avec aussi quelques cycles et des ateliers doubles. Depuis, on a évolué et on propose surtout des cycles de trois, quatre voire cinq séances, même si, personnellement, je suis pour conserver aussi le *one shot*.

Outre l'organisation des ateliers, on a mis en place le volet « Formation », destiné à celles et ceux qui animent lesdits ateliers, ou qui sont curieux de ces approches. Pour trente ateliers, il fallait constituer un vivier de traducteurs-animateurs et élargir le panel des langues. On a proposé des cycles de formation sur le thème : « Animer un atelier de traduction littéraire destiné à un public primo-arrivant ».

Outre le volet « Ateliers » et le volet « Formation », le troisième volet du projet, le volet « Recherche », a pris beaucoup d'ampleur avec l'arrivée de Marie Van Effenterre, chercheuse en anthropologie linguistique ; l'idée, c'est d'analyser ce qui se passe dans ces ateliers,

et de comprendre ce qui y est en jeu. En proposant une compréhension intime de la difficulté, et de la joie, de traduire, on montre en outre aux non-professionnels ce qu'est notre métier, loin des préjugés et des clichés sur la traduction, on réfléchit, on essaie, et on s'amuse avec la langue et ses possibilités, animateurs comme participants... Telle est la démarche de Quai des langues.

Quels sont les publics visés par Quai des langues ?

Ce sont des publics variés d'origines très diverses : des enfants et des adolescents des classes UPE2A (Unité pédagogique pour élèves allophones arrivants), des adultes qui suivent des cours de langue française auprès d'associations ou de centres de formation linguistique. On a souvent des groupes très hétérogènes, avec des gens non-lecteurs-scripteurs, d'autres avec un niveau de français très faible, des collégiens ou des lycéens allophones, donc de niveaux différents mais de même classe d'âge. L'idée de Quai des langues, c'est que ce n'est pas nécessairement le pays d'origine qui compte, c'est la langue, ou les langues, qu'on a en soi, celles qu'on maîtrise – ou pas. Je me souviens d'un atelier où, à partir d'une planche de BD en anglais, on passait par une traduction collective en français puis chacun allait vers la langue de son choix ; pas forcément sa langue maternelle ou sa langue d'origine... Il y avait un jeune Soudanais, de mère érythréenne et de père soudanais, avec une histoire très difficile. Sa langue « dominante », c'était l'arabe ; mais, entre douze et quinze ans, il avait vécu en Allemagne et il a choisi de traduire vers l'allemand. D'autres avaient d'emblée choisi la langue de leur mère ou de leur père, qui n'était pas forcément écrite, d'ailleurs... Et tous ces choix à partir de textes très divers – BD, comptines, poèmes, chansons, théâtre... – autour desquels on varie les activités de traduction. L'idée, c'est d'utiliser le français non pas comme une langue « à parler correctement », mais comme celle qu'on a en commun, celle qui nous unit ; on part de ce français langue étrangère pour aller vers la langue maternelle, tierce, seconde, etc., l'une de celles qu'on a en soi et qu'on souhaite faire résonner en atelier de traduction, et on peut aussi traduire vers le français depuis des langues étrangères qui ne sont pas forcément celles des participants.

Ce ne sont donc pas des cours de FLE, mais bien des ateliers pour jouer avec la langue, pour montrer qu'être étranger, c'est une richesse.

Exactement ; parler des langues, c'est une richesse et en arrivant en France, on n'a pas à oublier sa ou ses langues. Croire qu'il faut oublier pour assimiler, c'est une idée reçue tout ce qu'il y a de plus fausse et la traduction permet de toucher ça du doigt. Pendant ces ateliers, on rencontre parfois des gens qui n'ont plus parlé leur langue depuis des années ; je me souviens d'un Algérien d'une trentaine d'années, qui parlait un français impeccable ; on a travaillé sur la traduction d'un poème d'Apollinaire ; à la fin, il m'a dit, un peu ému : « Je n'avais pas écrit en arabe depuis mon bac. »

Si on revenait sur la formation des animateurs ?

En septembre 2020, première formation à Arles assurée par Dominique Vittoz et moi-même ; puis deuxième formation à Bordeaux avec Kim Leuzinger, pédagogue, animatrice et formatrice pour Novatris, le centre transfrontalier de l'université de Mulhouse, également hispanisante et parlant le suisse allemand – et moi-même ; le centre travaille sur l'apprentissage du plurilinguisme à travers des techniques d'animation très précises, très ludiques, exigeant du matériel. La troisième formation s'est déroulée à Paris avec Marjorie Nadal, une pédagogue française qui enseigne le FLE à Berlin avec les techniques du théâtre (Thealingua).

Ainsi, à chaque fois, nous pensons les formations Quai des langues en co-construction avec des formatrices pointues et adeptes de pédagogies innovantes.

Au fil des ateliers, on a souvent axé le travail sur le mime, le théâtre, parce qu'on s'est rendu compte qu'en travaillant avec des personnes non francophones, on mettait en jeu nos corps pour communiquer, pour faire comprendre ce qu'on voulait dire et donner des consignes. Pour la quatrième formation, en mars 2022, j'ai à nouveau travaillé avec Marjorie, pour pousser encore plus loin le côté théâtre.

La prochaine formation sera en octobre à Lyon et durera deux jours et demi, avec une après-midi de sensibilisation à Quai des langues

en présence de partenaires de terrain. Cette fois, les co-animatrices seront Adrienne Orssaud, traductrice de l'espagnol très versée dans le chant et le théâtre, à nouveau Kim Leuzinger, et Alexandra Satger, musicienne également cheffe de chœur, qui pratique la chorale plurilingue avec de jeunes migrants.

Comment s'organise la diversité des langues dans les ateliers ?

En général, on ne se cantonne pas au français pendant toute une séance, qui dure entre deux et trois heures. Un cycle peut être deux fois trois heures deux jours de suite, puis deux heures la semaine suivante... Il n'y a pas de règle. Depuis deux ans, on a abordé plus de cinquante langues, dont certaines ne sont pas écrites, surtout parmi les langues africaines. On sent parfois des tensions entre les langues, mais qui peuvent se résoudre par la pratique de la traduction en atelier et le savoir-faire des animateurs : ainsi, bambara et soninké ont pu entrer en friction lors d'un atelier à la Mission de lutte contre le décrochage scolaire (MLDS) de Saint-Nazaire, animé par Marie Karas-Delcourt, traductrice du serbo-croate. Vingt-cinq adolescents ont travaillé sur la chanson *Petit pays* de Gaël Faye ; c'étaient des adolescents principalement originaires d'Afrique et du monde indien, assez agités, avec des vies compliquées ; il n'y avait qu'une seule fille, bulgare. Après les avoir fait slammer, Marie leur a demandé d'écrire sur une carte postale un extrait de la chanson, traduit vers la langue de leur choix – des cartes postales destinées à Gaël Faye. Écrire directement à l'auteur les a complètement investis dans l'atelier ! On espère que Gaël Faye va recevoir ces cartes et réagir...

Qu'en est-il des partenaires de Quai des langues ?

Bien qu'on ne retrouve pas systématiquement les mêmes partenaires d'une année sur l'autre, on a tout de même pu tisser des relations privilégiées avec plusieurs d'entre eux, par exemple avec le collège Aliénor d'Aquitaine à Bordeaux, où un enseignant très engagé s'occupe d'une classe de Bulgares turcophones peu ou pas scolarisés antérieurement. On a eu aussi de belles rencontres autour de Marseille, avec l'association Ancrages et son programme Marseille

Hospitalité, des classes de collège UPE2A... On a aussi des liens à Saint-Nazaire avec la Mission de lutte contre le décrochage scolaire, à Paris et dans la région parisienne avec la fédération Asiemut, Caussons, ABC Formation... Sans oublier Promofemmes à Bordeaux. Entre structures accueillantes, personnes allophones et traducteurs-animateurs, Quai des langues tisse ainsi sur tout le territoire français un maillage d'hospitalité par la pratique concrète de la traduction littéraire.